

Boy meets Girl

(Leos Carax, 1984)

Revoir

Boy meets Girl : le Paris impossible

par Emilie Chaudet le 05.01.2011

«Il n'y a que les premières fois qui m'intéressent
- Alors effectivement, tu ne vas pas faire long feu...»

Faire croire à l'amour exclusif de l'éphémère alors que l'on est entraîné dans cette quête constante d'un vrai synonyme de définitif. Telle est la vie d'Alex, un garçon sans âge, qui n'aura jamais fini de grandir, mais a déjà tout découvert de l'amour. La rupture, le coup de foudre pour une voix entendue dans un interphone, et l'amour à mort. Alex porte le même costume qu'Antoine Doinel dans les *400 coups*, cette petite veste de laine, à carreaux, qui lui sert d'abri dans ses longues errances parisiennes. Les matins des *400 coups* se figent dans la glace des fontaines montmartroises. Les nuits de *Boy meets Girl* s'embuent dans la canicule étouffante des quais de la Seine. Premier long-métrage d'Alexandre Dupont, alias Leos Carax, ce film est un miroir. Celui du réalisateur à travers la figure de son double, Alex (Denis Lavant), celui de Paris, transfiguré par les actes et les rêves du personnage, celui des jumeaux que l'on retrouve devant une photocopieuse. Et ce fameux miroir inversé source de toutes les douleurs, l'appartement d'un couple brisé dont la grande baie vitrée laisse entrevoir, dans la maison d'en face, l'amour parfait et figé d'un couple d'automates. Tout n'est que rappel et reflet, comme dans un jeu de pistes. Il semble d'ailleurs qu'Alex en soit à la fois le maître et la victime. Il cache en effet son plan de Paris transfiguré par les ajouts des premiers actes (baisers ou tentative de meurtre) dans les ponts, lieu de la liaison et de la correspondance, par lequel se répondent deux rives. Il en est la victime lors de la soirée mondaine d'Helen qui lui parle de son frère décédé, à travers le souvenir d'une tasse ébréchée qu'il lui avait offerte. La rupture, la douleur d'un frère perdu n'a pas sa place là où il n'est question que de l'amour d'une étrangère. La rupture : « *Quand je t'ai vue chaque jour me rejoindre un peu plus, c'est là. Il y a une musique qui s'est mise à jouer dans ma tête* ». Bernard explique à Mireille que ce qui s'est passé, était-ce bien de l'amour, s'est cassé. Les réparations sont impossibles. « *Qui voudrait de nous ? On est gluant ensemble* ». Il n'y a de l'amour que dans le lointain, dans ce qu'il faut joindre. *Boy meets Girl* c'est une traduction de l'amour dans la langue de Carax. Boy et Girl restent séparés par une rencontre qui reste au présent, dont le stade ultérieur n'est pas même envisagé.

Je suis venu te dire que je m'en vais

La chanson de Serge Gainsbourg accompagne une première rupture amoureuse, celle d'une inconnue avec un homme qu'elle n'aime plus, qu'elle a envie de blesser. Au même moment, Alex vient de se faire quitter par la femme qu'il aime, Florence. Sourde d'une oreille, à « *Tu es un amour* » elle avait répondu « *Comment le sais-tu ?* ». Dans ce Paris de somnambules, Alex avance avec un handicap cognitif plus qu'auditif. Lui aussi confond être et avoir. Faute d'exister dans le rêve d'un Paris aux amoureux aveugles, qui tournent sur *When I live my dream* de David Bowie, il s'envoie des doses d'un liquide mystérieux. Lui aussi confondra amour et amant devant Mireille ; il lui fera la promesse de l'Amour absolu, s'offrant à elle comme amant, pendant qu'elle chantera l'absence, ce sublime *Quand reviendras-tu ?* de Barbara. L'absence, c'est le premier rôle de la tragédie, ce n'est pas le point de départ, c'est le fil d'Ariane qui guide les personnages perdus les uns vers les autres. Alex et Mireille se font quitter chacun de leur côté. Helen vit avec la mort de son frère, le rendez-vous télépathique manqué le jour de cette mort. Ce Paris estival déserté. « *Le drame avec les solitaires, c'est qu'ils s'arrangent toujours pour ne pas être seuls* » lâche un barman, devant Bouriana, l'homme pressé qui s'énerve au téléphone au comptoir et ne semble même pas percer la bulle des autres. Le bar et le métro deviennent le lieu de l'isolement, de la solitude manquée. Quand ils ne crient pas sur le flipper, les gens se perdent dans des lectures, des rêveries et en interdisent l'entrée aux autres, mais il y a toujours un intrus pour briser leur solitude. Alex cherchera à sortir les gens du bar de leur torpeur, comme il sort la carte d'invitation chez Helen. Le métro est peuplé d'impromptus : ce petit mendiant arménien qui scande sa solitude dans une incantation aux accents orientaux, les contrôleurs qui font des apparitions presque surnaturels tant ils n'y ont pas leur place.

Face aux verrous

Alex est enfermé dehors depuis cette voix dans l'interphone. Il ne peut pas rester chez lui, il ne peut pas aborder la jeune fille du café, et il reste figé devant l'interphone du mutisme de sa nouvelle amoureuse. Carax fixe déjà le portrait du Alex SDF des *Amants du Pont-Neuf*, errant entre Seine et Métro. Au contraire, Mireille est toujours filmée en intérieur jusqu'à ce qu'elle accepte d'écouter Alex. Mais déjà un semblant de complicité, bien que décalée, se dessine. Il écoute David Bowie sur les quais de la Seine tandis qu'elle esquisse quelques pas de claquettes chez elle. Il lui offre des 33 tours de Barbara qu'il a volé, à la tire, elle les fredonne l'air perdu. Ce décalage c'est la rupture, qui file l'amour parfait avec la solitude. La rupture c'est la tasse ébréchée, qui rappelle le frère mort d'Helen, c'est cette fenêtre qui sépare le chaos amoureux de l'harmonie, ou c'est encore cette paire de ciseaux, objet d'angoisse, que Mireille ne lâchera que pour mourir dans les bras d'Alex. Faute d'avoir le courage de se donner la mort, elle s'ôtera sa féminité. Sans ses longs cheveux bruns, sa nouvelle allure de Jeanne La Pucelle annonce la couleuvre à un Alex, adolescent qui s'obstine à lui avouer son amour, à genoux les yeux fermés, sans respirer entre les mots, une posture mortifère pour ce soupirant. Amoureux sans retour et celui qui donnera son dernier soupir à celle qu'il aime en l'aidant involontairement au suicide. Une mort amoureusement assisté pour une euthanasie de l'absence : celle qu'Alex craignait de ne pouvoir donner à son père, parce que pour lui c'est avant tout un crime passionnel. Des impossibilités qui envahissent jusqu'au langage. Tous se comprennent à travers lapsus, double sens, quasi-homonymes amour/amant, dans tes bras/dans tes draps. Offrir un café revient à le régler sans conversation possible. De même, la barrière de la

langue n'existe pas pour le vagabond de Paris qu'est Alex lorsqu'il rencontre ce petit arménien dans le métro, orphelin de peuple exclu de sa société. Alex le regarde, observe son amertume et le comprend, son silence n'est pas concupiscent, il n'a rien à ajouter. Son alter ego, l'étranger incompris, a tout dit. Prendre le large demeure la seule issue possible.

Tel est le sens du dernier plan qui du plancher où gisent les deux errants, s'agrandit vers cette baie vitrée par laquelle on peut voir les deux automates hébétés regarder le ciel, enlacés. Ils ont pris le large avant que le plan ne le prenne pour eux et les tue en les noyant dans le décor. Une rencontre qui n'est possible que dans la violence de la mort et de l'illusion, et donc à travers les deux grandes actrices, ouvrières de mort, l'absence et la solitude.

*par Emilie Chaudet le 05.01.2011
Site Revue Eclipses - Copyright*